Les critiques m'énervent !

par Jean-Paul Nozière

J'en lis beaucoup. Celles qui sont consacrées à mes romans et les autres que je consulte, en tant que documentaliste de collège, dans les six revues auxquelles je suis abonné. J'éprouve davantage d'agacement que de satisfaction, même quand je lis des textes flatteurs. La critique d'un de mes livres de jeunesse m'énerve avant que j'entame la première ligne. J'ai écrit 150 pages, travaillé six à neuf mois et je récupère 10 lignes de commentaires (en fait, souvent un simple résumé de l'intrigue se terminant par une phrase lapidaire de jugement). Dix lignes contre 150 pages ! Une prouesse. Pour cette raison, je n'ai jamais accepté de réaliser une seule des 4e de couverture de mes cinquante romans (jeunesse ou adultes).

Donc, 10 lignes.

Qu'au moins ces 10 lignes me soutiennent dans mon travail d'écrivain. Mais le fourre-tout des revues critiques m'exaspère. Tout est logé à la même enseigne. Album de 15 lignes de texte et roman de 200 pages, *Nina, graine d'étoile* et *L'Île au trésor*, documentaire sur la tortue et *Harry Potter, Tom Tom et Nana* et *Le Passeur*... Est-ce crédible ? Est-ce que ce bric-à-brac crédibilise le livre de jeunesse ?

Je m'en tiendrai au roman, mon travail essentiel.

Si j'écris un roman pour lequel je ne prends aucun risque, ni sur le fond, ni sur la forme, bâtissant une de ces milliers d'histoires empilées sur les rayons de nos bibliothèques, j'aurai 10 lignes de critique dans la revue X. Il y a de fortes chances - puisque ce roman est sans risque - que ces dix lignes soient aimables ou au moins neutres. Si j'essaie d'écrire un roman ambitieux, pour lequel je suerai sang et eau pendant neuf mois, sans me soucier des modes, des recommandations des éditeurs, des bibliothécaires, des libraires, des professeurs, des critiques, des parents... bref, des adultes de toutes catégories (tellement de personnes ont leur idée sur ce que doit être un livre pour enfants), si j'écris sans me soucier de ce qui se vend (à ce moment-là !), bref si j'essaie d'écrire, tout simplement d'écrire, si je prends des risques sur le fond et sur la forme, j'hériterai (et ce n'est pas sûr) de ces mêmes dix lignes. Il existe une certaine probabilité pour que la dixième ligne soit dubitative quant à la pleine réussite de mon travail (voire... qu'elle présente le texte comme un tel Golgotha littéraire que le lecteur effrayé se gardera d'y mettre le nez). Cette égalité apparente (mais illusoire) de traitement, dessert le second roman. Est-ce juste ? (J'emploie le mot « risque » à dessein, même si l'écrivain n'écrit que ce qu'il doit écrire : en 1989, lorsque j'écrivais *Un été algérien*, le risque était réel de ne pas trouver un éditeur qui publierait un roman évoquant la guerre d'Algérie, ses violences, la torture etc., un

Comment faire des livres pour enfants, Nadja, Éditions Cornélius

roman destiné aux adolescents, alors que la guerre d'Algérie était un sujet encore scabreux, y compris pour les adultes).

Je souhaiterais que la critique épaule davantage cette écriture plus ambitieuse. Pour me faire comprendre, et surtout préciser que je ne dénigre pas « le roman sans risque » (il est souvent très bon, voire excellent), prenons un exemple. Quand j'écris *La Vie sauvage*, je ne poursuis pas les mêmes ambitions et l'enjeu n'est pas le même que lorsque j'écris *Un été algérien*, *Un jour avec Lola*, *Un été 58*, *Retour à Ithaque*, *Le Ville de Marseille*, *Week-end mortel* ou encore *Maboul à zéro*. Est-ce légitime que le traitement critique soit identique pour ces deux types de textes ? Identique… encore suis-je optimiste. *Un jour avec Lola* a davantage de « chances » de prendre des coups que *La Vie sauvage*, parce que *Un jour avec Lola* est une œuvre littéraire qui dérange, ne laisse pas indifférent ni dans son écriture, ni dans son propos, alors que *La Vie sauvage* est un roman honorable, comme il en existe beaucoup, mais dont l'écriture offre peu de prise à la critique négative.

Il y a deux ans, un « grand » éditeur parisien (avec lequel je ne travaille pas), me demande un livre. Je préviens la directrice de collection que ce que j'écris est rarement anodin et risque de lui brûler les doigts. Elle insiste. Comme j'étais dans un polar, je propose de le lui envoyer, une fois mon travail terminé. Ce que je fais. Et, comme je le prévoyais, la dame (affolée) refuse, puis à ma demande, me retourne le manuscrit. J'y découvre des annotations… que je n'avais jamais lues en 24 ans d'écriture (j'ignorais que ça pouvait exister, ou plutôt ne voulais pas le croire quand je l'entendais murmurer par des confrères victimes de ces pratiques). Je cite, en vrac, quelques-unes des notes : *un adoles-*

cent n'emploierait pas ce ton... un adolescent n'écoute pas cette musique... les adolescents ne feraient pas ça... les lecteurs ados ne comprendront pas ce mot (métèque)... *les adolescents ne parlent pas comme ça* (et on donne en marge une liste d'expressions que sont censés employer les adolescents)... *simplifier, c'est trop compliqué pour des ados... ne pas faire de description... ne pas faire de psychologie...* Restons-en là ! À se demander pourquoi cette éditrice n'écrit pas elle-même les livres de la maison : ils seraient parfaitement formatés ados et probablement tiroir caisse (Jean-Marc Roberts répond à un critique, dans une émission de télévision : « je n'ai pas envie d'écrire le livre que vous avez envie de lire. Écrivez-le ! »).

Si je raconte cette anecdote, c'est parce que je suis en train d'écrire un autre roman policier. Avec des descriptions. De la psychologie. Un vocabulaire qui est celui que je veux et pas celui de la liste « langage à employer dans un roman pour les ados ». Et c'est là que je retrouve la critique. Qu'elle défende autant le roman écrit qu'elle défend le roman fabriqué et formaté (je ne demande pas davantage, les deux types de romans doivent exister), sinon il y aura de plus en plus de livres passés à la moulinette du « politiquement correct ». Je n'écris pas en me posant les questions « est-ce que ça convient à un ado ? Est-ce qu'il va comprendre le vocabulaire ? Est-ce que la construction n'est pas trop compliquée ? Est-ce que le sujet l'intéresse ? Est-ce que... », mais en répondant à mon seul désir d'écriture. Et ça marche puisque j'ai rencontré ainsi des centaines et des centaines de milliers de lecteurs ! C'est donc à la critique d'encourager des textes plus difficiles, des ambitions moins calibrées « lectorat moyen » : elle poussera ainsi certains éditeurs, certains bibliothécaires, certains libraires, certains professeurs, certains parents et... certains auteurs, à moins de frilosité. La balance, aux plateaux 10 lignes ici, 10 lignes là, hypocritement en équilibre, ne m'encourage guère dans mon travail.

Puisque je dresse la liste de ce qui m'énerve, autant poursuivre et me mettre à dos l'ensemble de la critique.

L'écriture, justement. Pourquoi, en jeunesse, si peu d'attention accordée à l'écriture, au style de l'auteur ? Souvent, rien. Ou un laconique « bien écrit ». Ou une colère de prof de français : « trop de langage familier » (comme si l'auteur était incapable de remplacer « espèce de con », par « espèce de crétin ». S'il choisit le langage familier, sans doute est-ce par cohérence d'écriture, par souci du ton, par souci du mot juste etc.). L'écriture est essentielle. Chaque roman a son ton, son style. L'écriture du *Ville de Marseille* ne ressemble pas à celle de *Retour à Ithaque*, pas plus que le style de ce dernier livre n'est semblable à celui de *Week-end mortel*, etc. Il semble qu'on ait décidé que les adolescents ne s'intéressaient pas à l'écriture. Ils ne s'intéresseraient qu'à l'histoire. Ah bon ? Je n'en pense pas un mot, pour peu qu'on leur donne le goût du texte. Évidemment, si on se contente de réduire un roman à son squelette, à des épisodes enfilés à toute allure, sans chair, qu'on ne s'étonne plus que les lecteurs réclament du zapping et s'énervent devant un texte qui utilise la langue française dans toute sa complexité. Bientôt, à ce tarif-là, nos lecteurs ne réussiront plus qu'à déchiffrer la composition d'un produit sur l'emballage d'un paquet. Ce sera inutile de se lamenter - ce que l'on fait déjà - si nous n'accordons pas plus d'importance

à notre langue. Or, la critique du livre de jeunesse consacre 9,9 lignes sur les 10 à raconter l'histoire et le reste (parfois) au style.

Revenons à *Un jour avec Lola.* Lola aime son père d'amour fou et se « prostitue » au collège, retient la critique. Mais ce roman perdrait beaucoup de sa force sans l'écriture. Pourtant, je n'ai pas lu grand chose sur le style de *Un jour avec Lola,* même dans les critiques élogieuses.

Énervement encore quand la critique s'embourbe dans des considérations pédagogiques comme argument de qualité d'un texte. Le Moyen Âge est bien étudié… les dieux égyptiens n'ont plus de secret pour le lecteur… des notations très utiles sur la faune, etc. Le bibliothécaire que je suis aussi, refuse de plus en plus maintenant, d'acquérir un roman dont on me vante surtout « ce qu'il va apprendre aux enfants ». Je suis bien placé pour constater les ravages que de tels livres provoquent chez les enseignants, et par conséquent chez nos lecteurs sommés de s'envoyer, après le cours d'histoire sur le Moyen Âge, le roman sur le Moyen Âge étudié en lecture suivie, puis, à la bibliothèque, les romans sur le Moyen Âge dont j'ai tapissé mes rayons. Pauvres gamins de 5e ! Je prends des exemples dans le roman historique (le plus « porteur »), je pourrais en prendre d'autres ailleurs, sur des thèmes divers, parfois très liés aux modes du moment.

Énervement toujours devant les avertissements aux lecteurs, les précautions avancées dans certaines critiques (à ne conseiller qu'aux lecteurs avertis… roman dur, trop dur… demande des précautions avant de conseiller sa lecture…). Ah dieu, que le livre est donc surveillé ! Souvent, moi le bibliothécaire, j'achète le roman en croyant me procurer une grenade dégoupillée. Et je découvre un texte dans lequel il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

De toute façon, comme me l'a dit Jeanne, une élève de 4e (13ans), reprenant sans le savoir une pensée connue : « un roman, si je le lis sans que ça me bouscule, ça me distrait mais je l'oublie vite ». Oui, les livres doivent déranger.

Pourquoi tant d'avertissements aux lecteurs, si souvent injustifiés ? Quand on sait que le roman adolescent passe par le filtre des adultes, les réticences critiques menaçantes du genre « à ne pas mettre entre n'importe quelle main », sont des sentences de mort déguisées. J'aimerais tant que ces critiques, si sourcilleux, montrent autant de vigilance à l'égard de la télévision que nos adolescents prennent en pleine figure chaque jour, sans que personne ou presque n'écrive « attention, images à ne pas mettre entre n'importe quels yeux ».

Voici la fin d'une critique de *Week-end mortel* : « Jean Paul Nozière touche à un sujet qui, me semble-t-il, n'est pas adapté à tous nos lecteurs. À lire avant de donner à lire ». Bigre, qu'ai-je donc écrit de si effrayant ? L'histoire d'un adolescent violent, à la limite de la normalité et qui devient criminel. Donc, ceci n'existe pas ? Les médias ne relatent jamais de tels faits divers, en trois phrases d'infos brutales jetées sans précaution entre la baisse du Cac 40 et Raffarin shootant dans une galette de mazout sur une plage landaise ? Cette critique met en garde le lecteur qui ne lira donc pas le roman, ne réfléchira pas à partir de ses 150 pages, mais se prendra l'info télévisée, « brute de décoffrage », en pleine figure. Moi, je veux bien.

Les ados lisent de moins en moins, dit-on. Pourtant leurs lectures semblent, ces derniers temps, de plus en plus surveillées. Étrange contradiction.

Je réserverai mes derniers énervements à des pratiques hélas plus ordinaires, qui se retrouvent dans la critique des romans pour adultes. Il suffit de lire *La littérature sans estomac* de Pierre Jourde (L'esprit des péninsules) pour s'en convaincre. Je suis agacé (et en même temps, ça me fait beaucoup rire) par ces organes de presse qui pratiquent un copinage éhonté et des inimitiés éhontées. Ils n'écriront jamais une ligne sur tel ou tel auteur, aurait-il pondu le chef-d'œuvre du siècle, ni sur un roman de telle ou telle maison d'édition qui produit pourtant des textes de qualité. Mais ils écriront toujours des colonnes sur tel ou tel auteur, même s'il pond un nanar, surtout si ce nanar est issu de telle maison d'édition qui bénéficie toujours d'une grande mansuétude. J'entends déjà l'écho : grand jaloux, va. Peut-être. Sûrement. Mais la déontologie la plus rudimentaire consiste à choisir un auteur et son roman en fonction des seuls critères littéraires. (Est-ce bien raisonnable aussi, d'encenser le roman pour enfant d'un auteur qui a un nom dans la littérature adulte, sous prétexte que son nom est une caution ? Si le roi est nu dans ce roman jeunesse, pourquoi ne pas le dire, même si c'est le roi, qu'il est nu ?)

En conclusion, je me demande si le monde de la littérature de jeunesse n'est pas trop replié sur lui-même, trop clos. Trop ghetto ? Il faut bien que je trouve une explication à tous mes énervements.